

habitants des campagnes ont raison de dire qu'à chaque aurore, l'alléluia loue le Seigneur au nom de toutes les plantes de la création.

Un matin Adèle me vit effeuiller une branche de saule. Elle ne me dit pas un mot, mais je trouvai ensuite sur ma table un bouquet formé de balsamines, de jusquiames, et des feuilles de saule qu'elle avait ramassées. Je traduis le bouquet par ces mots : "L'impatience est un défaut qui engendre la mélancolie."

En réalité mon impatience était d'autant plus inexcusable que je ne savais de quoi j'étais impatient. Je devais ma subsistance à la générosité de mon oncle. Dans sa maison j'étais considéré et traité comme son propre fils, et il me donnait lui-même toutes les marques de tendresse que l'on peut recevoir d'un père. Je sentais aussi que de tels bienfaits exigeaient de ma part la plus vive reconnaissance. J'aurais voulu payer sur le champ et avec usure cette dette sacrée. Chaque jour, chaque heure qui retardait pour moi l'accomplissement de ce devoir, me paraissait un siècle. Je tournais de tous côtés mes regards et mes pensées, demandant au ciel et à la terre de venir en aide à mon impuissance. "N'ont-elles plus d'or dans leurs flancs ces montagnes qui, à d'autres époques, le répandaient avec profusion. Où sont maintenant les trésors que, dans les tempêtes de la civilisation, les vaincus auront essayé de dérober à l'avidité des conquérants ? Dans quels gouffres l'océan cache-t-il les immenses richesses ensevelies dans son sein ?" Hélas ! quelques poignées d'or auraient suffi pour rendre heureux mon pauvre oncle, et je ne pouvais les lui donner. Quant à moi, je désespérais de mon bonheur ici-bas.

Adèle connaissait mon cœur ; l'impatience dont j'étais tourmenté me plongeait en effet dans une profonde mélancolie. Je fuyais la société des hommes, comme si elle m'eût ravi une partie de l'existence que Dieu m'avait donnée et que je ne voulais partager avec personne. Dans mes promenades je m'éloignais du bruit, et mon seul plaisir était d'écouter la voix de la nature, quand elle me parlait dans les plaintes de la brise, dans le murmure des ondes et dans le fracas des tempêtes. "C'est ici, me disais-je, oui, c'est ici que l'on vit réellement. Cette mer n'a pas changé d'aspect depuis les premiers jours du monde ; ainsi mugissaient les vagues quand elles se rassemblèrent à la voix du Créateur. Le même souffle qu'il déchaîna dans l'espace et celui qui disperse maintenant mes cheveux sur mon front. Voilà, voilà ce qui s'appelle vivre." Et je restais ainsi des heures entières, vivant à ma fantaisie.

Le but ordinaire de mes promenades était un ermitage, appelé l'ermitage Saint-Telme. Il était situé sur un promontoire isolé, et servait en même temps de vigie pour toute l'étendue de mer et de terre que l'on peut découvrir de ce point. Presque toujours le vent y soufflait avec violence ; et tandis que le calme régnait dans le bourg, on eût dit que le saint patron du lieu luttait contre les ouragans, afin de les empêcher de troubler la paix dont jouissaient ses protégés.

Au retour de ces excursions solitaires, il me semblait que je me séparais de moi-même, et je sentais dans tout mon être le vide du néant. Je m'arrêtai machinalement sur le bord d'un ruisseau, suivant d'un œil triste l'onde cristalline qui coulait dans son lit. J'enviais la tranquillité des eaux qui dormaient immobiles au milieu des joncs, et je prenais en pitié celles que je voyais s'écouler ou errer d'une rive à l'autre inquiètes et agitées. Je conversais avec elles comme j'avais coutume de faire avec tous les objets inanimés, auxquels je prêtai le sentiment et la vie. "Où allez-vous, leur disais-je, ô insensées ? et pourquoi courez-vous à un abîme où vous allez perdre cette pureté et cette transparence qui me charment tant en vous ? Pensez-vous que l'immensité de l'océan ait besoin des quelques gouttes d'eau du pauvre ruisseau ? Ah ! plutôt, restez ici pour faire verdoyer ces herbes et pour arroser ces fleurs solitaires." Puis, comparant mon sort à celui de ce ruisseau, je me disais que c'eût été une folie d'aller m'ensevelir dans l'océan de la vie, quand je pouvais mener une existence paisible au sein des plaisirs champêtres et au milieu des gazons fleuris. Alors je détachais un rameau du saule à l'ombre duquel je m'étais assis, et je m'acheminai lentement, le cœur plein d'une sombre mélancolie, vers la maison de mon bienfaiteur.

Adèle devinait sur le champ l'état de mon âme. "Pauvre Manuel, me disait-elle, tu as encore été à l'ermitage, et te voilà revenu avec la fièvre." Elle m'entraînait dans le jardin, et me donnait quelques brins de seringat et de romarin, enlacés d'une fibre d'aloès, pour me dire que sa tendresse de sœur guérirait les amères tristesses dont mon âme était remplie. Je lui témoignais ma reconnaissance en lui offrant une feuille d'aigremoine. Mais je n'aurais eu besoin de recourir à aucun emblème pour lui exprimer ce sentiment, car il se peignait avec vivacité sur mon visage et dans mes yeux. Ces scènes ne duraient qu'un instant. Cependant, j'étais tellement ému en rentrant dans ma chambre, que je versais pendant une heure des larmes abondantes qui me calmaient peu à peu.

Mon cœur a toujours été celui d'un enfant. Tandis qu'il se raidissait contre la violence et les menaces, c'était assez d'une parole de tendresse pour l'amollir et faire déborder en lui la source des larmes.

Je n'étais pas moins agité dans mon sommeil qu'à l'état de veille. Il m'arrivait à cet égard une chose étrange et qui se renouvelait avec une telle ténacité, que je pouvais presque assurer durant le jour ce que je songerais la nuit suivante. Mon rêve d'aujourd'hui était une continuation de celui d'hier, et une sorte d'introduction à celui du lendemain. Si le rêve devait être agréable, je me retirais le soir de meilleure heure, impatient de me replacer sous cette influence bienfaisante. Dans mes songes je parcourais la terre, fendais les airs et sondais les profondeurs de la mer, et je faisais tout cela sans marcher, nager ni voler, mais dans une attitude immobile et les bras croisés. Je passais à côté d'une foule d'être animés, sans qu'aucun arrêtât sur moi son attention ou parût s'apercevoir de ma présence. Esprit investigateur des espaces, je surprenais le vent quand il soupirait dans le feuillage, les vagues quand elles commençaient à gronder

sourdement dans ces réunions tumultueuses où elles semblaient préparer les tempêtes, et les nues quand elles s'amoncelaient pour engendrer la foudre. Je me dirigeais toujours vers le point de l'horizon qui me paraissait le plus obscur, et je prenais plaisir à m'étendre en quelque sorte sur cette couche ténébreuse et à m'y bercer comme au sein même de ma félicité. J'avais compassion de ceux qui recherchent la lumière, comme pour mieux faire voir leur petitesse, et mon anéantissement volontaire dans le chaos me grandissait à mes yeux. Alors je fermais les paupières et m'abandonnais à tous les enchantements de la solitude. Un air frais caressait mon visage, calmait l'ardeur de mon front et chassait loin de moi les nuages de la mélancolie. Qu'est-ce que l'homme, me disais-je, l'homme qui boit et mange, l'homme qui rit comme un insensé, l'homme altéré de la soif de l'or ou de celle du sang ? qu'est-ce que l'homme animal ? C'est par la méditation que vit l'homme véritable. Je méditais donc, je ne sais sur quoi : sur le néant de mon être, et sur la sublimité de ce néant qui médite ; et c'était dans ces méditations et ces extases que je passais les plus délicieuses instants de ma vie. Si par hasard on venait à m'éveiller au milieu de ces ravissements, les heures s'écoulaient lentement pour moi, jusqu'à ce que je pusse me replonger dans mon ineffable chaos.

Lorsqu'Adèle lisait sur mon visage l'agitation de mes nuits, elle m'offrait un pavot blanc entouré de verveine, avec une anémone des prés, ce qui marquait que les rêves enchanteurs sont le signe d'une disposition malade. Je lui donnais aussitôt une perce-neige, pour lui montrer que j'étais consolé.

Afin de me distraire de ma mélancolie, elle me demanda de lui donner des leçons de dessin. Nous apprendrions, disait-elle, à dessiner des fleurs, et ainsi en aucune saison nous ne manquerions d'emblèmes. Quand elle sut les dessiner et les peindre, elle voulut en faire d'artificielles. Comme elle n'avait pas de moules, il lui fallut d'abord une patience extraordinaire pour donner aux feuilles la forme convenable. A la fin, cependant, elle réussit dans son entreprise, et en vint à imiter la nature avec une rare perfection.

III.

Ces amusements de mes jeunes années auraient probablement conservé leur aimable innocence, sans une circonstance imprévue qui en vint tout à coup changer le caractère.

On célébrait la fête principale du bourg. A ce jour de réjouissance se rattachait de temps immémorial une coutume singulière et dangereuse. Deux montagnes qui s'avancent dans la mer forment tout près de là un port naturel. Celle de droite est fameuse par l'ermitage Saint-Telme ; celle de gauche a pour marque distinctive un moulin à vent que l'on aperçoit de loin sur sa cime. A très peu de distance de cette dernière montagne on voit une petite colline qui, se prolongeant dans l'intérieur du port, le divise en deux parties, l'une très étroite, appelée Calasans, et l'autre beaucoup plus vaste, à laquelle on donnait autrefois le nom de Port-de-l'Abri. Au sommet de la colline se trouve une espèce de puits d'environ cent pieds de profondeur, creusé dans le roc vif, et dont le fond, qui n'est autre que la mer elle-même, communique immédiatement avec les eaux de Calasans. Celles-ci pénètrent de là dans une gorge souterraine qui aboutit au port de l'Abri. Le puits et la caverne sont un de ces jeux de la nature que l'homme admire sans les comprendre. Une tradition populaire qui se perd dans la nuit des temps rapporte que, dans l'une des cruelles persécutions suscitées contre les chrétiens primitifs, le saint patron du bourg ayant été attaché à une roue de moulin et précipité dans le gouffre, la roue acheva de percer la colline et vogua ensuite jusqu'à la plage opposée, où le saint put aborder sans avoir éprouvé aucun mal. En mémoire de ce prodige, quelques nageurs intrépides avaient coutume de donner chaque année au peuple un spectacle qui n'était pas exempt de périls. Ils s'élançaient la tête la première dans le puits, et les plus habiles faisaient d'incroyables efforts pour traverser la gorge en plongeant. Il y avait plusieurs années déjà qu'aucun matelot ne s'était présenté pour exécuter ce saut périlleux, quand, dans l'après-midi de ce jour de fête, le bruit se répandit tout à coup qu'un piloté et un passager avaient fait vœu, pendant une tempête, de se jeter dans le précipice, s'ils échappaient à un furieux coup de vent. Arrivés au port sains et saufs, ils allaient, disaient-on, accomplir leur vœu.

La colline de Calasans et ses alentours furent bientôt envahis par la multitude. On improvisa un chœur de musique pour accompagner ces deux hommes audacieux, et le peuple les encourageait partout au passage, en leur disant : Ne craignez rien, il n'y a pas d'exemple qu'il soit arrivé malheur à personne pour avoir tenté cette entreprise.

Je vis passer le cortège et je le suivis. Le pilote s'avancait avec un air serein et un visage riant, et saluait gaiement ceux de ses amis qu'il rencontrait sur sa route. Quelqu'un lui demanda s'il était devenu fou ?—Tu veux dire saint, répondit-il. Un autre lui exprima la crainte qu'il ne servit de pâture aux poissons.—J'en avais peur hier pendant la tempête, répliqua-t-il, mais aujourd'hui j'ai pris le vent sur eux. Un de ses amis l'accosta et lui demanda d'un air très-plaisant s'il avait fait son testament.—J'y ai pensé, dit-il, et je te lègue mes dettes.

La bonne humeur du pilote formait un singulier contraste avec la tristesse qui se peignait sur les traits de son compagnon. La démarche incertaine de celui-ci, ses yeux hagards et la pâleur de son visage montraient assez que ce n'était pas sans répugnance qu'il allait accomplir son vœu, et que l'amour-propre n'était pas de trop pour le soutenir dans sa résolution. A mesure qu'il s'approchait de la colline, ses regards devenaient plus inquiets, et, quand il fallut la gravir, son front se couvrit d'une sueur froide.

Toute la foule qui occupait le sommet de la colline était composée de matelots, à l'exception d'un très-petit nombre de curieux parmi lesquels je me trouvais, et il n'y

avait là aucune femme. Mais le flanc de la montagne voisine était couvert d'une innombrable multitude de personnes de tout âge et de tout sexe, qui attendait avec impatience le moment solennel. Quand le cortège arriva au bord du précipice, il fut salué par de longues acclamations. La musique jouait une marche triomphale ; les ailes du moulin à vent qui dominait toute la scène, circulaient avec lenteur, et les vagues qui couvraient d'écume la plage voisine ainsi que les rochers opposés et le pied de la colline, donnaient à ce spectacle un aspect grandiose. Alors on aperçut pendant un instant, sur le bord du gouffre, un homme qui s'était débarrassé d'une partie de ses vêtements. C'était le pilote. Il salua les spectateurs et s'élança dans l'abîme. Pendant quelques moments régna un profond silence ; puis on entendit le bruit sourd et lointain de la chute d'un corps dans l'eau. Aussitôt, par un mouvement d'unanime anxiété, nous nous pressâmes en foule sur la berge de la colline. Ceux qui entouraient le puits, assuraient à voix basse que le pilote était tombé tout à fait perpendiculairement, ce qui était de bon augure. Cependant on ne le voyait pas revenir à la surface. Tout à coup retentissent des cris enthousiastes ; les femmes agitent leurs mouchoirs, et tous les regards se fixent sur le port de Calasans. Le hardi nageur, après avoir parcouru un long trajet sous les eaux, vint de repaire au centre même de cet immense amphithéâtre, comme pour recevoir des spectateurs les applaudissements dus à son intrépidité et à sa bonne fortune. En même temps il semblait indiquer du geste qu'il attendait son compagnon.

L'attention se reporta aussitôt sur celui-ci. Tremblant, livide, consterné, il s'avança vers le gouffre. On eût dit qu'il se laissait tomber machinalement plutôt qu'il ne se jetait de lui-même. Nous entendîmes deux coups, celui d'un corps dur qui heurte contre le roc, et celui de sa chute dans l'eau.—C'est un homme perdu, dit un vieillard qui se trouvait près de moi.—Il était déjà mort de frayeur avant d'arriver au fond, dit un autre.—Au secours ! au secours ! crièrent plusieurs voix.

Il ne m'est pas possible de décrire la fin de cette scène. D'un caractère apathique et réfléchi dans les circonstances habituelles de la vie, je devenais tout à coup actif et impétueux dans les grandes occasions. J'ai déjà dit que la mer était mon élément. Je m'élançai tout habillé dans les flots. J'ai su depuis que j'avais donné de la tête contre un cadavre, et j'aurais infailliblement péri, si le pilote, aidé de son admirable sang-froid, ne fût venu à mon secours. On me transporta sans connaissance à la maison de mon oncle.

IV.

Lorsque je revins à moi, je n'éprouvais aucune douleur. J'étais dans ma chambre, étendu sur mon lit. Un jour faible entra par les volets presque entièrement fermés ; cependant, je pouvais distinguer les objets qui se trouvaient en face de moi. Je pris plaisir à les contempler. Comme cette lumière ressemblait beaucoup à celle qui frappait mes yeux tous les matins à mon réveil, je croyais à chaque instant que j'allais entendre sonner cinq heures, signal de mon lever pendant l'été. Ayant attendu en vain pendant quelque temps cette heure désirée, je pensai que peut-être elle avait déjà sonné et j'essayai de me lever, mais cela me fut impossible. Je crus d'abord que ma volonté n'avait pas exercé assez d'empire sur mes membres, et je répétai le commandement. Cette fois j'eus le chagrin de m'apercevoir que mon corps ne m'obéissait pas. Je voulus faire un effort, et une sorte de frémissement général répondit seul à mes desirs. Mes yeux avaient perdu la faculté de se mouvoir dans leurs orbites. Mes regards restaient fixés sur les volets, et je ne savais comment les en détacher. J'essayai de crier, mais je ne pus ouvrir les lèvres. Voyant que toutes ces tentatives étaient sans succès, je m'efforçai de rassembler mes souvenirs. D'abord ils étaient vagues et confus. Les ailes agitées d'un moulin à vent ; les flots se brisant contre les rochers ; des acclamations plusieurs fois répétées ; un cortège qui grossissait à chaque pas ; un abîme ouvert à mes pieds : chacun de ces détails restait isolé, et je cherchais vainement à les enchaîner l'un à l'autre. Enfin le souvenir d'un cri perçant : Au secours ! vint tout à coup donner à ces images une forme commune. Qui sauvera l'infortuné ? Il va périr ; il se noie ; au secours ! Je me rappelai que j'avais essayé de sauver la vie à un homme.

En ce moment j'entendis du bruit dans ma chambre. Des figures inconnues se présentèrent à mes yeux. On alluma des flambeaux que je vis passer et repasser devant moi. Plusieurs personnes entourèrent ma couche, et l'on eût dit qu'elles étaient dans l'attente de quelque acte solennel. Je reconnus Adèle et sa mère, mes deux oncles et le médecin de la famille : je vis en outre plusieurs ecclésiastiques, dont l'un portait le vêtement réclame pour la célébration d'une cérémonie sacrée.

Le médecin consulta mon pouls, me passa une lumière devant les yeux, me tâta une seconde fois le pouls, et dit : "Même état que ce matin, à l'exception d'un symptôme qui annonce une crise."

—Ne reste-t-il aucun espoir ? demanda ma tante.

—Il n'y en a plus qu'en Dieu.

—Ne peut-il pas du moins nous entendre encore ?

—Je sais quelle consolation ce serait pour la famille, de voir que le pauvre garçon se rend compte de son état. Le révérend père Narcisse pourrait faire un essai."

Le vénérable prêtre auquel ces paroles étaient adressées se rapprocha de mon lit.

"Inutile de vous rappeler, lui dit le médecin à voix basse, que la dernière chose qui s'éteint en nous, c'est le cœur ; et mieux que personne vous en savez le chemin."

Mon oncle me prit la main, la pressa doucement, et me dit avec l'accent le plus tendre : "Manuel, mon cher fils, tu vas recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction ; montre-nous par quelque signe que tu as ta connaissance ; dis-nous que tu souhaites de te réunir à tes pères dans le séjour des bienheureux ; par Notre-Dame-de-Merci, dis-nous, cher enfant, que tu te repens d'avoir manqué